

UNIV. OF ARIZONA
PQ2637.U6 G7 1925 mn
Supervielle, Jules/Gravitations, poèmes




3 9001 03813 3305

GRAVITATIONS

poèmes

nrf

GALLIMARD



Digitized by the Internet Archive
in 2023

GRAVITATIONS

ŒUVRES DE JULES SUPERVIELLE

nrf

Poésie

GRAVITATIONS

LE FORÇAT INNOCENT | LES AMIS INCONNUS

LA FABLE DU MONDE

1939-1945 | CHOIX DE POÈMES

OUBLIEUSE MÉMOIRE

(à paraître)

Romans et Contes

L'HOMME DE LA PAMPA | LE VOLEUR D'ENFANTS

LE SURVIVANT

L'ENFANT DE LA HAUTE MER

L'ARCHE DE NOÉ

L'ENFANT DE LA HAUTE MER

édition illustrée par Pierre Roy

Théâtre

LA BELLE AU BOIS

COMME IL VOUS PLAIRA

adapté de Shakespeare

BOLIVAR, suivi de LA PREMIÈRE FAMILLE,

ROBINSON

SHÉHÉRAZADE

LE VOLEUR D'ENFANTS

PQ JULES SUPERVIELLE

2637

46

67

1925

GRAVITATIONS

poèmes

nrf

GALLIMARD

12^e édition

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CETTE NOUVELLE ÉDITION VINGT
EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRÉ,
RÉSERVÉS A L'AUTEUR ET NUMÉROTÉS DE I A XX.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION
RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS LA
RUSSIE, COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD, 1925.

A VALERY LARBAUD

Lorsque nous serons morts nous parlerons de vie.

TRISTAN L'HERMITE.

LE PORTRAIT

Mère, je sais très mal comme l'on cherche les morts,
Je m'égare dans mon âme, ses visages escarpés,
Ses ronces et ses regards.

Aide-moi à revenir

De mes horizons qu'aspirent des lèvres vertigineuses,
Aide-moi à être immobile,

Tant de gestes nous séparent. tant de lévriers cruels !
Que je penche sur la source où se forme ton silence
Dans un reflet de feuillage que ton âme fait trembler.

Ah ! sur ta photographie

Je ne puis pas même voir de quel côté souffle ton
regard.

Nous nous en allons pourtant, ton portrait avec
moi-même,
Si condamnés l'un à l'autre
Que notre pas est semblable
Dans ce pays clandestin
Où nul ne passe que nous.
Nous montons bizarrement les côtes et les mon-
tagnes
Et jouons dans les descentes comme des blessés sans
mains.
Un cierge coule chaque nuit, gicle à la face de
l'aurore,
L'aurore qui tous les jours sort des draps lourds
de la mort,
A demi asphyxiée,
L'ardant à se reconnaître.

Je te parle durement, ma mère;
Je parle durement aux morts parce qu'il faut leur
parler dur,
Debout sur des toits glissants,
Les deux mains en porte-voix et sur un ton cour-
roucé,
Pour dominer le silence assourdissant
Qui voudrait nous séparer, nous les morts et les
vivants.

J'ai de toi quelques bijoux comme des fragments de
l'hiver

Qui descendent les rivières,
Ce bracelet fut de toi qui brille en la nuit d'un coffre
En cette nuit écrasée où le croissant de la lune
Tente en vain de se lever
Et recommence toujours, prisonnier de l'impossible.

J'ai été toi si fortement, moi qui le suis si faiblement,
Et si rivés tous les deux que nous eussions dû
mourir ensemble

Comme deux matelots mi-noyés, s'empêchant l'un
l'autre de nager,
Se donnant des coups de pied dans les profondeurs
de l'Atlantique

Où commencent les poissons aveugles
Et les horizons verticaux.

Parce que tu as été moi
Je puis regarder un jardin sans penser à autre chose,
Choisir parmi mes regards,
M'en aller à ma rencontre.
Peut-être reste-t-il encore
Un ongle de tes mains parmi les ongles de mes mains,
Un de tes cils mêlé aux miens ;

Un de tes battements s'égare-t-il parmi les batte-
ments de mon cœur,
Je le reconnais entre tous
Et je sais le retenir.

Mais ton cœur bat-il encore ? Tu n'as plus besoin
de cœur,
Tu vis séparée de toi comme si tu étais ta propre
sœur,
Ma morte de vingt-huit ans,
Me regardant de trois-quarts,
Avec l'âme en équilibre et pleine de retenue.
Tu portes la même robe que rien n'usera plus,
Elle est entrée dans l'éternité avec beaucoup de
douceur
Et change parfois de couleur, mais je suis seul à
savoir.

Cigales de cuivre, lions de bronze, vipères d'argile,
C'est ici que rien ne respire !
Le souffle de mon mensonge
Est seul à vivre alentour.
Et voici à mon poignet
Le pouls minéral des morts,
Celui-là que l'on entend si l'on approche le corps
Des strates du cimetière.

A UNE ENFANT

Que ta voix à travers les portes et les murs
Me trouve enfin dans ma chambre, caché par la
poésie,

O enfant qui es mon enfant,
Toi qui as l'étonnement de la corbeille peu à peu
garnie de fleurs et d'herbes odorantes

Quand elle se croyait oubliée dans un coin,
Et tu regardes de mon côté comme en pleine forêt
l'écriteau qui montre les routes.

La peinture est visible à peine,

On confond les distances

Mais on est rassuré.

O dénuement !

Tu n'es même pas sûre de posséder ta petite robe
ni tes pieds nus dans tes sandales

Ni que tes yeux soient bien à toi, ni même leur
étonnement,

Ni cette bouche charnue, ni ces paroles retenues,
As-tu seulement le droit de regarder du haut en
bas ces arbres qui barrent le ciel du jardin

Avec toutes ces pommes de pin et ces aiguilles qui
fourmillent ?

Le ciel est si large qu'il n'est peut-être pas de place
en dessous pour une enfant de ton âge,

Trop d'espace nous étouffe autant que s'il n'y en
avait pas assez,

Et pourtant il te faut, comme les personnes grandes,
Endurer tout l'univers avec son sourd mouvement ;
Même les fourmis s'en accommodent et les petits
des fourmis.

Comment faire pour accueillir les attelages sur les
routes, à des vitesses différentes,

Et les chaudières des navires qui portent le feu sur
la mer ?

Tes yeux trouveraient dans les miens le secours que
l'on peut tirer

De cette chose haute à la voix grave qu'on appelle
un père dans les maisons

S'il ne suffisait de porter un regard clair sur le
monde

L'AME ET L'ENFANT

Ton sourire, Françoise, est fluide d'enfance
Et le monde où tu vis encor mal éclairé,
Mais ton âme déjà luit dans sa ressemblance,
Elle a la joue aimante et le teint coloré.

Et vous vous en allez comme des sœurs jumelles
Dont l'une est faite d'air du matin ou du soir.
Si je me mets devant ses légères prunelles
Je sais que l'autre attend sa part de mes regards.

Vienne une promenade et vous voici parées
Et courant à l'envi derrière l'avenir.

Laquelle va devant, dans sa grâce égarée,
Laquelle va derrière, et prise par un fil ?

Le vent et le soleil si bien vous multiplient
Que vous faites courir les rives de la vie.

APPARITION

A Max Jacob

Où sont-ils les points cardinaux,
Le soleil se levant à l'Est,
Mon sang et son itinéraire
Prémédité dans mes artères ?
Le voilà qui déborde et creuse,
Grossi de neiges et de cris
Il court dans des régions confuses ;
Ma tête qui jusqu'ici
Balançait les pensées comme branches des îles,

Forge des ténèbres crochues.

Ma chaise que happe l'abîme

Est-ce celle du condamné

Qui s'enfonce dans la mort avec toute l'Amérique ?

Qui est là ? Quel est cet homme qui s'assied à
notre table

Avec cet air de sortir comme un trois-mâts du
brouillard,

Ce front qui balance un feu, ces mains d'écume
marine,

Et couverts les vêtements par un morceau de ciel
noir ?

A sa parole une étoile accroche sa toile araigneuse,
Quand il respire il déforme et forme une nébu-
leuse.

Il porte, comme la nuit, des lunettes cerclées d'or
Et des lèvres embrasées où s'alarment des abeilles,
Mais ses yeux, sa voix, son cœur sont d'un enfant
à l'aurore.

Quel est cet homme dont l'âme fait des signes
solennels ?

Voici Pilar, elle m'apaise, ses yeux déplacent le
mystère.

Elle a toujours derrière elle comme un souvenir de
famille

Le soleil de l'Uruguay qui secrètement pour nous
brille,

Mes enfants et mes amis, leur tendresse est circu-
laire

Autour de la table ronde, fière comme l'univers ;
Leurs frais sourires s'en vont de bouche en bouche
fidèles,

Prisonniers les uns des autres, ce sont couleurs
d'arc-en-ciel.

Et comme dans la peinture de Rousseau le doua-
nier,

Notre tablée monte au ciel voguant dans une nuée.

Nous chuchotons seulement tant on est près des
étoiles,

Sans cartes ni gouvernail, et le ciel pour bastin-
gage.

Comment vinrent jusqu'ici ces goélands par cen-
taines

Quand déjà nous respirons un angélique oxygène.

Nous cueillons et recueillons du céleste romarin,
De la fougère affranchie qui se passe de racines,

Et comme il nous est poussé dans l'air pur des ailes
longues

Nous mêlons notre plumage à la courbure des
mondes.

1923.

UNE ÉTOILE TIRE DE L'ARC

À Pilar.

Toutes les brebis de la lune
Tourbillonnent vers ma prairie
Et tous les poissons de la lune
Plongent loin dans ma rêverie.

Toutes ses barques, ses rameurs
Entourent ma table et ma lampe
Haussant vers moi des fruits qui trempent
Dans le vertige et la douceur.

Jusqu'aux astres indéfinis
Qu'il fait humain, ô destinée !
L'univers même s'établit
Sur des colonnes étonnées.

Oiseau des îles outreciel
Avec tes nuageuses plumes
Qui sais dans ton cœur archipel
Si nous serons et si nous fûmes,

Toi qui mouillas un jour tes pieds
Où le bleu des nuits a sa source,
Et prends le soleil dans ton bec
Quand tu le trouves sur ta course,

La terre lourde se souvient,
Oiseau, d'un monde aérien,

Où la fatigue est si légère
Que l'abeille et le rossignol
Ne se reposent qu'en plein vol
Et sur des fleurs imaginaires.

Une étoile tire de l'arc
Perçant l'infini de ses flèches
Puis soulève son étendard
Qu'une éternelle flamme lèche.

Un chêne croyant à l'été
Quand il n'est que l'âme d'un chêne
Offre son écorce ancienne
Au vent nu de l'éternité.

Ses racines sont apparentes,
Un peu d'humus y tremble encor,
L'ombre d'autrefois se lamente
Et tourne autour de l'arbre mort.

Un char halé par des bœufs noirs
Qui perdit sa route sur terre
La retrouve au tournant de l'air
Où l'aurore croise le soir,

Un nuage, nouveau Brésil
Emprisonnant d'immenses fleuves,
Dans un immuable profil
Laisse rouler sur lui les heures,

Un nuage, un autre nuage,
Composés d'humaines prières
Se répandent en sourds ramages
Sans parvenir à se défaire.

47 BOULEVARD LANNES

A Marcel Jouhandeau.

Boulevard Lannes que fais-tu si haut dans l'espace
Et tes tombereaux que tirent des percherons l'un
derrière l'autre,
Les naseaux dans l'éternité
Et la queue balayant l'aurore ?
Le charretier suit, le fouet levé,
Une bouteille dans sa poche.
Chaque chose a l'air terrestre et vit dans son naturel.
Boulevard Lannes que fais-tu au milieu du ciel
Avec tes immeubles de pierre que viennent flairer
les années,
Si à l'écart du soleil de Paris et de sa lune

Que le réverbère ne sait plus s'il faut qu'il s'éteigne
ou s'allume

Et que la laitière se demande si ce sont bien des
maisons,

Avançant de vrais balcons,

Et si tintent à ses doigts des flacons de lait ou des
mondes ?

Près du ruisseau un balayeur de feuilles mortes de
platanes

En forme un tas pour la fosse commune de tous les
platanes

Échelonnés dans le ciel.

Ses mouvements font un bruit aéré d'immensité

Que l'âme voudrait imiter.

Ce chien qui traverse la chaussée miraculeusement

Est-ce encor un chien respirant ?

Son poil sent la foudre et la nue

Mais ses yeux restent ingénus

Dans la dérivante atmosphère

Et je doute si le boulevard

N'est pas plus large que l'espace entre le Cygne et
Bételgeuse.

Ah ! si je colle l'oreille à l'immobile chaussée

C'est l'horrible galop des mondes, la bataille des
vertiges ;

Par la fente des pavés

Je vois que s'accroche une étoile
A sa propre violence
Dans l'air creux insaisissable
Qui s'enfuit de toutes parts.

Caché derrière un peu de nuit comme par une
colonne,
En étouffant ma mémoire qui pourrait faire du
bruit,
Je guette avec mes yeux d'homme
Mes yeux venus jusqu'ici,
Par quel visage travestis ?
Autour de moi je vois bien que c'est l'année où
nous sommes
Et cependant on dirait le premier jour du monde
Tant les choses se regardent fixement
Entourées d'un mutisme différent.

Ce pas lourd sur le trottoir
Je le reconnais c'est le mien,
Je l'entends partir au loin,
Il s'est séparé de moi
(Ne lui suis-je donc plus rien)
S'en va maintenant tout seul,
Et se perd au fond du Bois.

Si je crie on n'entend rien
Que la plainte de la Terre
Palpant vaguement sa sphère
A des millions de lieues,
S'assurant de ses montagnes,
De ses fleuves, ses forêts
Attisant sa flamme obscure
Où se chauffe le futur
(Il attend que son tour vienne.)

Je reste seul avec mes os
Dont j'entends les blancheurs confuses :
« Où va-t-il entre deux ciels, si froissé par ses
pensées,
Si loin de la terre ferme
Le voilà qui cherche l'ombre et qui trouve du soleil. »

Puisque je reconnais la face de ma demeure dans
cette altitude
Je vais accrocher les portraits de mon père et de
ma mère
Entre deux étoiles tremblantes,
Je poserai la pendule ancienne du salon
Sur une cheminée taillée dans la nuit dure

Et le savant qui un jour les découvrira dans le
ciel

En chuchotera jusqu'à sa mort.

Mais il faudra très longtemps pour que ma main
aille et vienne

Comme si elle manquait d'air, de lumière et d'amis
Dans le ciel endolori

Qui faiblement se plaindra

Sous les angles des objets qui seront montés de la
Terre.

PROPHÉTIE

A Jean Cassou.

Un jour la Terre ne sera
Qu'un aveugle espace qui tourne
Confondant la nuit et le jour.
Sous le ciel immense des Andes
Elle n'aura plus de montagnes,
Même pas un petit ravin.

De toutes les maisons du monde
Ne durera plus qu'un balcon
Et de l'humaine mappemonde
Une tristesse sans plafond

De feu l'Océan Atlantique
Un petit goût salé dans l'air,
Un poisson volant et magique
Qui ne saura rien de la mer.

D'un coupé de mil-neuf-cent-cinq
(Les quatre roues et nul chemin !)
Trois jeunes filles de l'époque
Restées à l'état de vapeur
Regarderont par la portière
Pensant que Paris n'est pas loin
Et ne sentiront que l'odeur
Du ciel qui vous prend à la gorge.

A la place de la forêt
Un chant d'oiseau s'élèvera
Que nul ne pourra situer,
Ni préférer, ni même entendre,
Sauf Dieu qui, lui, l'écouterà
Disant : « C'est un chardonneret ».

LE SURVIVANT

A Alfonso Reyes.

Lorsque le noyé se réveille au fond des mers et que
son cœur
Se met à battre comme le cuillage du tremble
Il voit approcher de lui un cavalier qui marche
l'amble
Et qui respire à l'aise et lui fait signe de ne pas
avoir peur.

Il lui frôle le visage d'une touffe de fleurs jaunes
Et se coupe devant lui une main sans qu'il y ait
une goutte de rouge.

La main est tombée dans le sable où elle fond sans
un soupir

Une autre main toute pareille a pris sa place et
les doigts bougent.

Et le noyé s'étonne de pouvoir monter à cheval,
De tourner la tête à droite et à gauche comme s'il
était au pays natal,

Comme s'il y avait alentour une grande plaine.
la liberté,

Et la permission d'allonger la main pour cueillir
un fruit de l'été.

Est-ce donc la mort cela, cette rôdeuse douceur
Qui s'en retourne vers nous par une obscure fa-
veur ?

Et serais-je ce noyé chevauchant parmi les algues
Qui voit comme se reforme le ciel tourmenté de
fables.

Je tâte mon corps mouillé comme un témoignage
faible

Et ma monture hennit pour m'assurer que c'est elle.

Un berceau bouge, l'on voit un pied d'enfant réveillé.

Je m'en vais sous un soleil qui semble frais inventé.

Alentour il est des gens qui me regardent à peine,
Visages comme sur terre, mais l'eau a lavé leurs
peines.

Et voici venir à moi des paisibles environs
Les bêtes de mon enfance et de la Création

Et le tigre me voit tigre, le serpent me voit serpent,
Chacun reconnaît en moi son frère, son revenant.

Et l'abeille me fait signe de m'envoler avec elle
Et le lièvre qu'il connaît un gîte au creux de la
terre

Où l'on ne peut pas mourir.

MATINS DU MONDE

LE MATIN DU MONDE

A Victor Llona.

Alentour naissaient mille bruits
Mais si pleins encor de silence
Que l'oreille croyait ouïr
Le chant de sa propre innocence.

Tout vivait en se regardant,
Miroir était le voisinage
Où chaque chose allait rêvant
A l'éclosion de son âge.

Les palmiers trouvant une forme
Où balancer leur plaisir pur
Appelaient de loin les oiseaux
Pour leur montrer des dentelures.

Un cheval blanc découvrait l'homme
Qui s'avavançait à petit bruit,
Avec la Terre autour de lui
Tournant pour son cœur astrologue.

Le cheval bougeait les naseaux
Puis hennissait comme en plein ciel
Et tout entouré d'irréel
S'abandonnait à son galop.

Dans la rue, des enfants, des femmes,
A de beaux nuages pareils,
S'assemblaient pour chercher leur âme
Et passaient de l'ombre au soleil.

Mille coqs traçaient de leurs chants
Les frontières de la campagne
Mais les vagues de l'océan
Hésitaient entre vingt rivages.

L'heure était si riche en rameurs,
En nageuses phosphorescentes
Que les étoiles oublièrent
Leurs reflets dans les eaux parlantes.

COMMENCEMENTS

Dans l'œil de cette biche on voit
Un étang noir, une cabane
D'un autre monde diaphane
Où boit un cerf parmi ses bois.

De ce futur cheval n'existe
Encor que le hennissement
Et la crinière dans sa fuite
Que se disputent quatre vents.

De loin voici que m'arrive
Un clair visage sans maître
Cherchant un corps pour que vive
Sa passion de connaître.

Nulle lèvre ne le colore
Mais avec un soin studieux,
Double, une natte de cheveux
Tombe sur un fragment d'épaule.

Virez chevelures de femmes,
Virez beaux gestes sans bras,
Audaces qui cherchez une âme,
Violences qui voulez un bras,

Regards sans iris ni racines
Rôdant dans l'espace argentin,
O regards, serez-vous enfin
Retenus par une rétine ?

MOUVEMENT

Ce cheval qui tourna la tête
Vit ce que nul n'a jamais vu
Puis il continua de paître
A l'ombre des eucalyptus.

Ce n'était ni homme ni arbre
Ce n'était pas une jument
Ni même un souvenir de vent
Qui s'exerçait sur du feuillage.

C'était ce qu'un autre cheval,
Vingt mille siècles avant lui,
Ayant soudain tourné la tête
Aperçut à cette heure-ci.

Et ce que nul ne reverra,
Homme, cheval, poisson, insecte,
Jusqu'à ce que le sol ne soit
Que le reste d'une statue
Sans bras, sans jambes et sans tête.

ÉQUIPAGES

A L. Bazalgette.

Dans un monde clos et clair
Sans océan ni rivières,
Une nef cherche la mer
De l'étrave qui résiste
Mal aux caresses de l'air,
Elle avance sur l'horreur
De demeurer immobile
Sans que sa voile fragile

En tire un peu de bonheur.
Ses flancs ne sont pas mouillé
Par l'eau saline impossible
Et les dauphins familiers
Lentement imaginés
Ne le prennent pas pour cible.

Son équipage figé
Attend le long de la lisse
Que l'océan se déclare
Et que l'heure soit propice.
Si l'on regarde de près
Chaque marin tour à tour
On voit d'année en année
Que chacun de ces visages,
Mieux que s'ils étaient de pierre,
Ne vieillit pas d'un seul jour.

Mais un navire identique
Voguë sur le Pacifique
Avec de pareils marins,
Mais ils vivent, vont et viennent
Et chacun a son travail,
L'un monte au mât de misaine,
Un autre à la passerelle

Se penche sur le sextant
Et voici de vrais dauphins
Sous les yeux du Capitaine
Parmi l'écume marine
Qui chante d'être elle-même.

MONTÉVIDÉO

Je naissais, et par la fenêtre
Passait une fraîche calèche.

Le cocher réveillait l'aurore
D'un petit coup de fouet sonore.

Flottait un archipel nocturne
Encore sur le jour liquide.

Les murs s'éveillaient et le sable
Qui dort écrasé dans les murs.

Un peu de mon âme glissait
Sur un rail bleu, à contre-ciel,

Et un autre peu se mêlant
A un bout de papier volant

Puis, trébuchant sur une pierre,
Gardait sa ferveur prisonnière.

Le matin comptait ses oiseaux
Et jamais il ne se trompait.

Le parfum de l'eucalyptus
Se fiait à l'air étendu.

Dans l'Uruguay sur l'Atlantique
L'air était si liant, facile,
Que les couleurs de l'horizon
S'approchaient pour voir les maisons.

C'était moi qui naissais jusqu'au fond sourd des bois
Où tardent à venir les pousses
Et jusque sous la mer où l'algue se retrousse
Pour faire croire au vent qu'il peut descendre là.

La Terre allait, toujours recommençant sa ronde,
Reconnaissant les siens avec son atmosphère,
Et palpant sur la vague ou l'eau douce profonde
La tête des nageurs et les pieds des plongeurs.

SANS MURS

A Ramon Gomez de la Serna.

Tout le ciel est taché d'encre comme les doigts d'un
enfant.

Où l'école et le cartable ?

Dissimule cette main, — elle aussi a des taches
noires —

Sous le bois de cette table.

Quarante visages d'enfants divisent ma solitude.

Qu'ai-je fait de l'océan,

Dans quel aérien désert sont morts les poissons vo-
lants ?

J'ai seize ans de par le monde et sur les hautes
montagnes,

J'ai seize ans sur les rivières et autour de Notre-
Dame,

Dans la classe de Janson

Où je vois le temps passer sur le cadran de mes
paumes.

Le bruit de mon cœur m'empêche d'écouter le pro-
fesseur.

J'ai déjà peur de la vie avec ses souliers ferrés
Et ma peur me fait si honte que j'égare mon regard
Dans un lointain où ne peut comparaître le remords.
Le pas des chevaux sur l'asphalte brille dans mon
âme humide

Et se reflète à l'envers, entrecroisé de rayons.

Une mouche disparaît dans les sables du plafond,
Le latin autour de nous campe et nous montre sa
lèpre ;

Je n'ose plus rien toucher sur la table de bois noir.
Lorsque je lève les yeux, à l'Orient de la chaire
Je vois une jeune fille, de face comme la beauté,
De face comme la douleur, comme la nécessité.
Une jeune fille est assise, elle fait miroiter son
cœur

Comme un bijou plein de fièvre aux distantes
pierreries.

Un nuage de garçons glisse toujours vers ses lèvres
Sans qu'il paraisse avancer.

On lui voit une jarretière, elle vit loin des plaisirs,
Et la jambe demi-nue, inquiète, se balance.

La gorge est si seule au monde que nous tremblons
qu'elle ait froid,

(Est-ce ma voix qui demande si l'on peut fermer
les fenêtres ?)

Elle aimerait à aimer tous les garçons de la classe,
La jeune fille apparue,

Mais sachant qu'elle mourra si le maître la découvre
Elle nous supplie d'être obscurs afin de vivre un
moment

Et d'être une jolie fille au milieu d'adolescents.

La mer dans un coin du globe compte, recompte
ses vagues

Et prétend en avoir plus qu'il n'est d'étoiles au ciel.

MATHÉMATIQUES

A Maria Blanchard.

Quarante enfants dans une salle,
Un tableau noir et son triangle,
Un grand cercle hésitant et sourd
Son centre bat comme un tambour.

Des lettres sans mots ni patrie
Dans une attente endolorie.

Le parapet dur d'un trapèze,
Une voix s'élève et s'apaise
Et le problème furieux
Se tortille et se mord la queue.

La mâchoire d'un angle s'ouvre.
Est-ce une chienne ? Est-ce une louve ?

Et tous les chiffres de la terre,
Tous ces insectes qui défont
Et qui refont leur fourmilière
Sous les yeux fixes des garçons.

CHANSON

Jésus, tu sais chaque feuille
Qui verdira la forêt,
La racine en terre, seule,
Qui dévore son secret,
La terreur de l'éphémère
A l'approche de la nuit,
Et le soupir de la Terre
Dans le silence infini.
Tu peux suivre les poissons
Tourmentant les profondeurs,

Quand ils tournent et retournent
Et si s'arrête leur cœur.
Tu fais naître des chansons
Si loin au delà des mers
Que la fille qui les chante
En tremble au fond de sa chair.

Écoutez-le bien, demain,
Jésus aura oublié.
Ne sera qu'une statue
Peinte sur la cheminée.

LA BELLE AU BOIS DORMANT

Amphidontes, carinaires, coquillages
Vous qui ne parlez qu'à l'oreille,
Révélez-moi la jeune fille
Qui se réveillera dans mille ans,
Que je colore la naissance
De ses lèvres et de ses yeux,
Que je lui dévoile le son
De sa jeunesse et de sa voix,
Que je lui apprenne son nom,
Que je la coiffe, la recoiffe
Selon mes mains et leur plaisir,
Et qu'enfin je la mesure avec mon âme flexible !

Je la reconnais, jouissant de sa claire inexistence
Dans le secret d'elle-même comme font les joies à
venir,

Composant son sourire, en essayant plusieurs,
Disposant ses étamines
Sous un feuillage futur,
Où mille oiseaux, où mille plumes
Essaient déjà de se tenir,
Allumant des feux d'herbages,
Charmant l'eau loin de ses rives
Et jouant sur les montagnes
A les faire évanouir.

TIGES

A Francis de Miomandre.

Un peuplier sous les étoiles
Que peut-il.
Et l'oiseau dans le peuplier
Rêvant, la tête sous l'exil
Tout proche et lointain de ses ailes,
Que peuvent-ils tous les deux
Dans leur alliance confuse
De feuillages et de plumes
Pour gauchir la destinée.

Le silence les protège
Et le cercle de l'oubli
Jusqu'au moment où se lèvent
Le soleil, les souvenirs.
Alors l'oiseau de son bec
Coupe en lui le fil du songe
Et l'arbre déroule l'ombre
Qui va le garder tout le jour.

HOULE

Vous auberges et routes, vous ciels en jachère,
Vous campagnes captives des mois de l'année,
Forêts angoissées qu'étouffe la mousse,
Vous m'éveillez la nuit pour m'interroger,
Voici un peuplier qui me touche du doigt,
Voici une cascade qui me chante à l'oreille,
Un affluent fiévreux s'élance dans mon cœur,
Une étoile soulève, abaisse mes paupières
Sachant me déceler parmi morts et vivants
Même si je me cache dans un herbeux sommeil
Sous le toit voyageur du rêve.

Depuis les soirs apeurés que traversait le bison
Jusqu'à ce matin de mai qui cherche encore sa joie
Et dans mes yeux mensongers n'est peut-être
qu'une fable,

La terre est une quenouille que filent lune et soleil
Et je suis un paysage échappé de ses fuseaux,
Une vague de la mer naviguant depuis Homère
Recherchant un beau rivage pour que bruissent
trois mille ans.

La mémoire humaine roule sur le globe, l'enve-
loppe,

Lui faisant un ciel sensible innervé à l'infini,
Mais les bruits gisent fauchés dans tout le passé
du monde,

L'histoire n'a pas encore pu faire entendre une voix,
Et voici seul sur la route planétaire notre cœur
Flambant comme du bois sec entre deux monts de
silence

Qui sur lui s'écrouleront au vent mince de la mort

Les vieux horizons déplacent les distances, les
enfument,
Orgueilleux d'être sans corps comme Dieu qui les
créa,
Jamais le marin de quart ne sait quand il les tra-
verse.

LE NUAGE

A Parra del Riego.

Un nuage va celant entre les plis de sa robe
Un paysage échappé de la terre et du soleil.
Quels aulnes sur la rivière et la couleur de quelle
aube
Tremblent au creux du nuage qui se hâte dans le
ciel ?
La fleur prise en son contour comme dans son propre
piège,
Le métal sonnant s'il tombe, pour se sentir moins
aveugle,
Comme il croit les emporter
Dans les abîmes du ciel

Le nuage, sans volume, dont frissonne le dessin !
Et les plus lourdes odeurs, ô nuage sans odeur,
Et la chaleur sur la vigne, ô nuage sans chaleur !
Le chagrin d'un homme obscur dans une paillote
de jonc

Il voudrait, ce beau chagrin, l'espacer loin dans le
ciel,

Le cri d'un homme égorgé il voudrait le propager,
Faire un silence étoilé avec le silence des prés.

Et la truite qu'il a vue sauter d'argent sur le gave
Et que nul ne verra plus, comment la ravirait-il ?
Et la fraise forestière

Qu'on ne voit que de tout près

Comment peut-on la ravir lorsque l'on n'est qu'un
nuage

Avec les poches trouées ?

Mais rien ne semble étonnant à ce peu de rien qui
glisse,

Rien ne lui est si pesant qu'il ne puisse l'embarquer
Ni la place du marché, ni ses douze brasseries,
Toutes les tables dehors et les visages qui rient,
Le manège avec ses ors, les porcs de bois, leur peinture !

GRENADE

L'aube touche d'un regard long
Les tours et les urbaines combes.
Le ciel guidé par les colombes
Descend sur la ville à tâtons.

Sur chaque toit une fumée
Dans un itinéraire sourd
S'en va rejoindre au fond du jour
Les vieilles nuits mal consumées,

Un nuage de Charles-Quint
Frôlant les cyprès catholique
S'ouvre et des anges balsamiques
Glissent aux pentes du matin,

Anges de marbre et de peinture
Au vol roman ou renaissant,
Vierge au sourire diligent
Qui cherche l'âme sous la bure.

Un lion gronde dans sa pierre
Et vient par le chemin de ronde
Où des fleurs et des lucioles
Lui font auréole et lumière,

Son cœur par le marbre pressé
A son pas fait un bruit de chaîne
Rien ne lui peuvent les fontaines,
L'eau qui coule pour consoler.

LE CŒUR ASTROLOGUE

HAUT CIEL

A Paul Morand.

S'ouvre le ciel touffu du milieu de la nuit
Qui roule du silence
Défendant aux étoiles de pousser un seul cri
Dans le vertige de leur éternelle naissance.

De soi-même prisonnières
Elles brûlent une lumière
Qui les attache, les délivre
Et les rattache sans merci.

Elles refoulent dans les siècles
L'impatience originelle
Qu'on reconnaît légèrement
A quelque petit cillement.

Le ciel de noires violettes
Répand une odeur d'infini
Et va chercher dans leur poussière
Les soleils que la mort bannit.

Une ombre longue approche et hume
Les astres de son museau de brume.

On devine l'ahan des galériens du ciel
Tapis parmi les rames d'un navire sans âge
Qui laisse en l'air un murmure de coquillage
Et navigue sans but dans la nuit éternelle,
Dans la nuit sans escales, sans rampes ni statues,
Sans la douceur de l'avenir
Qui nous frôle de ses plumes
Et nous défend de mourir.

Le navire s'éloigne derrière de hautes roches de
ténèbres,
Les étoiles restent seules contractées au fond de
leur fièvre

Avec leur aveu dans la gorge
Et l'horreur de ne pouvoir
Imaginer une rose
Dans leur mémoire qui brûle.

LES GERMES

Ils se répandraient de tous côtés et
l'univers en serait en quelque sorte
ensemencé.

ARRHENIUS.

O nuit frappée de cécité,
O toi qui vas cherchant, même à travers le jour,
Les hommes de tes vieilles mains trouées de mi-
racles,
Voici les germes espacés, le pollen vaporeux des
mondes,
Voici les germes au long cours qui ont mesuré tout
le ciel

Et se posent sur l'herbe

Sans plus de bruit

Que le caprice d'une Ombre qui lui traverse l'esprit.

Ils échappèrent fluides au murmure enlisé des
mondes

Jusqu'où s'élève la rumeur de nos plus lointaines
pensées,

Celles d'un homme songeant sous les étoiles écou-
teuses

Et suscitant en plein ciel une ronce violente,

Un chevreau tournant sur soi jusqu'à devenir une
étoile.

Ils disent le matelot que va disperser la tempête,

Remettant vite son âme au dernier astre aperçu

Entre deux vagues montantes,

Et, dans un regard noyé par la mer et par la mort,

Faisant naître à des millions horribles d'années-
lumière

Les volets verts de sa demeure timidement entr'ou-
verts

Comme si la main d'une femme allait les pousser du
dedans.

Et nul ne sait que les germes viennent d'arriver
près de nous

Tandis que la nuit ravaude

Les déchirures du jour.

SOUFFLE

Dans l'orbite de la Terre
Quand la planète n'est plus
Au loin qu'une faible sphère
Qu'entoure un rêve ténu,

Lorsque sont restés derrière
Quelques oiseaux étourdis
S'efforçant à tire-d'aile
De regagner leur logis,

Quand des cordes invisibles,
Sous des souvenirs de mains,
Tremblent dans l'éther sensible
De tout le sillage humain,

On voit les morts de l'espace
Se rassembler dans les airs
Pour commenter à voix basse
Le passage de la Terre.

Rien ne consent à mourir
De ce qui connut le vivre
Et le plus faible soupir
Rêve encore qu'il soupire.

Une herbe qui fut sur terre
S'obstine en vain à pousser
Et ne pouvant que mal faire
Pleure un restant de rosée.

Des images de rivières,
De torrents pleins de remords
Croient rouler une eau fidèle
Où se voient vivants les morts.

L'âme folle d'irréel
Joue avec l'aube et la brise
Pensant cueillir des cerises
Dans un mouvement du ciel.

1923.

OBSERVATOIRE

Le plus large fleuve du monde
Me cachait vos yeux et vos bras
Mon cœur devint sans le savoir
Une île sous les eaux profondes,
Elle n'osait se laisser voir.

Plus tard, vous étiez si près
Que j'entendais votre silence,
Comme, à l'orée de la forêt,
Écoute, seul, le dernier arbre.
Vous regardiez un point du ciel.

Et maintenant je ne suis plus
Que nuit dans votre ancienne rue,
Mais n'êtes-vous pas devenue
L'astronome d'un autre monde
Qui me suit de sa longue-vue ?

CHEMIN DE RONDE

La terre file son chemin
Et tourne autour de son idée
Mais force champs, villes, jardins
A garder l'immobilité.

Les nuages passent rapides
Inquiets des évasions.

NAISSANCE

Entre le soleil et la terre
Un homme qui n'a pas de nom
A sondé la graine céleste
De son éblouissante chanson.

Son front bourdonne de pensées
Qui s'échappent en oiseaux gris
Et se dissolvent dans la nuit
Malgré leurs plumes hérissées.

A peu de distance gravitent
Les astres pauvres et soumis
Qui depuis avant Jésus-Christ,
Sans défallir, cherchent un gîte.

Un chien en retrait, les yeux clos,
Devine que naît à ses pieds
Jusqu'aux trébuchants horizons
Une terre désespérée.

PROJECTION

Cimetière aérien, céleste poussière,
Où l'on reconnaîtrait des amis
Avec des yeux moins avarés,
Cimetière aérien hanté de rues transversales,
De puissantes avenues
Et de quais d'embarquement pour âmes de toutes
tailles,
Lorsque le vent vient du ciel
J'entends le piétinement
De la vie et de la mort qui troquent leurs prisonniers
Dans tes carrefours errants.

Vous appellerai-je fantômes,
Amalgames de ténèbres
A la recherche d'un corps,
D'une mince volupté,
Vous dont les plus forts désirs
Troublent le miroir du ciel
Sans pouvoir s'y refléter,
Attendez-vous la naissance
D'une lune au bec de cygne
Ou d'une étoile en souffrance
Derrière un céleste signe,
Attendez-vous une aurore
Un soleil moins humiliants
Ou bien une petite pluie
Pour glisser, sans qu'on la voie,
Dans nos domiciles stricts
Votre âme grêle ambulante
Qu'effarouchent les vivants
Avec leur cœur attaché,
Avec leurs os cimentés sous un heureux pavillon,
Tous ces gens qui parlent fort de leur bouche colorée
Et sont fiers de leurs pensées vigilantes et fourrées,
De leur regard parcourant, sans fatigue, l'horizon.

DISTANCES

A Georges Pillement.

Dans l'esprit plein de distances qui toujours se
développent

Comme au fond d'un télescope

L'homme accueille les aveux de sa pensée spacieuse,

Carte du ciel où s'aggravent Altaïr et Bételgeuse.

Venant de l'âge de pierre une rumeur de bataille

Traverse l'air éternel

Montant la côte du ciel
Entourée de cris errants.

Des villages arrachés
S'essaient à d'autres villages,
Défont et refont leurs formes
Comme une glaise impalpable.

L'âme d'obscures patries
Rôde désespérément dans le ciel indivisible.
Passe du côté d'Arcturu
Un vol de flèches perdues.

Une biche vient, regarde et disparaît halétante
Dans la brume de ses naseaux bleus qui tremblent
Sous les célestes rosées,
Mais elle a laissé dans l'air la trace de ses foulées.

On voit monter la lumière des visages morts sur
terre,
Des complicités étranges pour assembler un sourire
Ou pour faire battre un cœur
A force de souvenirs.

Et même ce qui fut toujours ombre et silence
Fait alors sa confidence.

PLANÈTE

Le soleil sur Vénus se lève ;
Sur la planète un petit bruit.
Est-ce une barque qui traverse
Sans rameur un lac endormi,
Est-ce un souvenir de la Terre
Venu gauchement jusqu'ici,
Une fleur tournant sur sa tige
Son visage vers la lumière
Parmi ces roseaux sans oiseaux
Piquant l'inhumaine atmosphère ?

ASCENSION

A. L. Pacheco.

Ce nuage est traversé par le vol des forêts mortes
Regagnant leurs origines,
Effleurant l'axe du monde
Sous le givre sidéral.

Fantômes de peupliers
Alignés comme sur terre
Vous cherchez une rivière
Pour la longer dignement.

A ces arbrisseaux, ces arbustes
Il fallait un chemin creux,
Le ciel simule sous eux
Une terrestre armature.

À ces ombres reste-t-il
La mémoire de la vie,
Où s'arrêtera le fil
De cette angoisse endormie ?

LA TABLE

Des visages familiers
Brillent autour de la lampe du soleil.
Les rayons touchent les fronts
Et parfois changent de front
Oscillant de l'un à l'autre.

Des explosions d'irréel dans une fumée blanchis-
sante
Mais nul bruit pour les oreilles :
Un fracas au fond de l'âme.

Des gestes autour de la table
Prennent le large, gagnent le haut-ciel,
Entre-choquent leurs silences
D'où tombent des flocons d'infini.

Et c'est à peine si l'on pense à la Terre
Comme à travers le brouillard d'une millénaire
tendresse.

L'homme, la femme, les enfants,
A la table aérienne
Appuyée sur un miracle
Qui cherche à se définir .
Il est là une porte toute seule
Sans autre mur que le ciel insaisissable,
Il est là une fenêtre toute seule,
Elle a pour chambranle un souvenir
Et s'entr'ouvre
Pour pousser un léger soupir.

L'homme regarde par ici, malgré l'énorme distance,
Comme si j'étais son miroir,
Pour une confrontation de rides et de gêne.
La chair autour des os, les os autour de la pensée
Et au fond de la pensée une mouche charbonneuse.
Il s'inquiète

Comme un poisson qui saute
A la recherche d'un élément.
Entre la vase, l'eau et le ciel

Le ciel est effrayant de transparence,
Le regard va si loin qu'il ne peut plus vous revenir.
Il faut bien le voir naufrager
Sans pouvoir lui porter secours.

Tout à coup le soleil s'éloigne jusqu'à n'être plus
qu'une étoile perdue
Et cille.

Il fait nuit, je me retrouve sur la Terre cultivée.
Celle qui donne le maïs et les troupeaux,
Les forêts belles au cœur.
Celle qui ronge nuit et jour nos gouvernails d'élévation.

Je reconnais les visages des miens autour de la lampe
Rassurés comme s'ils avaient
Échappé à l'horreur du ciel,

Et le lièvre qui veille en nous se réjouit dans son
gîte ;
Il hume son poil doré
Et l'odeur de son odeur, son cœur qui sent le cerfeuil.

SUFFIT D'UNE BOUGIE

CŒUR

A Jorge Guillen.

Suffit d'une bougie
Pour éclairer le monde
Autour duquel ta vie
Fait sourdement sa ronde,
Cœur lent qui t'accoutumes
Et tu ne sais à quoi,
Cœur grave qui résumes
Dans le plus sûr de toi
Des terres sans feuillage,
Des routes sans chevaux,
Un vaisseau sans visages
Et des vagues sans eaux.

Mais des milliers d'enfants
Sur la place s'élancent
En poussant de tels cris
De leurs frêles poitrines
Qu'un homme à barbe noire,
— De quel monde venu ? —
D'un seul geste les chasse
Jusqu'au fond de la nue.

Alors de nouveau, seul,
Dans la chair tu tâtonnes,
Cœur plus près du linceul,
Cœur de grande personne.

RÊVE

Des mains effacent le jour
D'autres s'en prennent à la nuit.
Assis sur un banc mal équarri
J'attends mon tour.

Souffles d'une moustache,
Aciers à renifler,
L'œil noir d'une arquebuse,
Un sourire ébréché.

On entre, on sort, on entre,
La porte est grande ouverte.
Seigneurs du présent, seigneur du futur,
Seigneurs du passé, seigneurs de l'obscur.

Quand la fenêtre s'ouvrira
Qui en vivra, qui en mourra ?
Quand le soleil reviendra
Comprendrai-je que c'est lui ?

VIVRE

Pour avoir mis le pied
Sur le cœur de la nuit
Je suis un homme pris
Dans les rets étoilés.

J'ignore le repos
Que connaissent les hommes
Et même mon sommeil
Est dévoré de ciel.

Nudité de mes jours,
On t'a crucifiée ;
Oiseaux de la forêt
Dans l'air tiède, glacés.

Ah ! vous tombez des arbres.

PRAIRIE

Le sommeil de mon cœur délie le nœud du jour,
Il roule sourdement l'Europe et l'Amérique
Dont il éteint les phares
Et le chant des cigales.

Le passé, l'avenir
Comme des chiens jumeaux flairent autour de nous.

EL ALBA

Couvertures de laine
Sur un corps de poète
Un mouton met sa tête
Sur le bord de mon lit.
Avec ses yeux de verre
A-t-il passé les mers
Ou descend-il du ciel
Foncé de l'Argentine ?
Un agneau saute dur
Sur mes genoux frileux.
Qui depuis vingt-cinq ans
N'ont pas fait leur prière.

RÉVEIL

Le monde me quitte, ce tapis, ce livre

Vous vous en allez ;

Le balcon devient un nuage libre

Entre les volets.

Ah ! chacun pour soi les quatre murs partent

Me tournant le dos

Et comme une barque au loin les commandent

D'invisibles flots.

Le plafond se plaint de son cœur de mouette
 Qui se serre en lui,
Le parquet mirant une horreur secrète
 A poussé un cri
Comme si tombait un homme à la mer
 D'un mât invisible
 Et couronné d'air.

Je sens l'effort du gazon
Qui veille sous tant de neige
Et l'effort de la raison
Dans l'esprit qui la protège.

Une voix dit : « C'est pour bientôt ».

Une autre : « Je l'entends venir ! »

Je ne sais ce que veulent dire

Ces belles voix à la dérive.

ÉCHANGES

Dans la flaque du petit jour
Ont bu les longs oiseaux nocturnes
Jusqu'à tomber morts alentour
Au dernier soupir de la lune.

Voici les flamants de l'aurore
Qui font leur nid dans la lumière
Avec la soie de l'horizon
Et le vent doré de leurs ailes.

HIER ET AUJOURD'HUI

Toute la forêt attend que la statue abaisse son bras levé.

Ce sera pour aujourd'hui.

Hier on avait pensé que ce serait peut-être pour hier.

Aujourd'hui on en est sûr, même les racines le savent.

Ce sera pour aujourd'hui.

RENCONTRES

A G. Bounoure.

J'avance en écrasant des ombres sur la route
Et leur plainte est si faible
Qu'elle a peine à me gravir
Et s'éteint pctitement avant de toucher mon
oreille.

Je croise des hommes tranquilles
Qui connaissent la mer et vont vers les montagnes ;
Curieux, en passant, ils soupèsent mon âme
Et me la restituent repartant sans mot dire.

Quatre chevaux de front aux œillères de nuit
Sortent d'un carrefour, le poitrail constellé.

Ils font le tour du monde

Pensant à autre chose

Et sans toucher le sol. Les mouches les évitent.

Le cocher se croit homme et se gratte l'oreille.

L'ALLÉE

Le reste a péri sous le lourd passage
De votre âme avec son charroi,
Il n'est demeuré qu'un froissis sans âge
Dans l'allée au long désarroi,

De la nuit qui guette entre les lianes
Et monte au fût des lataniers,
L'embarras de l'heure, un bruit diaphane
Qui s'opposeraient à vos pieds.

LE MIROIR DES MORTS



LES YEUX DE LA MORTE

Cette morte que je sais
Et qui s'est tant méconnue
Garde encor au fond du ciel
Un regard qui l'exténue,

Une rose de drap, sourde
Sur une tige de fer,
Et des perles dont toujours
Une regagne les mers.

De l'autre côté d'Altaïr
Elle lisse ses cheveux
Et ne sait pas si ses yeux
Vont se fermer ou s'ouvrir.

LE MIROIR

La mort vient de dérober
Un long miroir à la vie,
Une poignée de cerises
Où titube du soleil.

Ses yeux brillent dans leur bleu
Et ses mains dans leur blancheur.
En lui bat une âme heureuse
Et rapide comme un cœur.

Il regarde dans la glace
Rougir mille cerisiers
Et des oiseaux picorer
Que nulle pierre ne chasse.

Il se voit monter aux arbres,
S'étonne que les oiseaux
Dans ses mains se laissent prendre
Pour y mourir aussitôt.

POINTE DE FLAMME

Tout le long de sa vie
Il avait aimé à lire
Avec une bougie
Et souvent il passait
La main dessus la flamme
Pour se persuader
Qu'il vivait,
Qu'il vivait.

Depuis le jour de sa mort
Il tient à côté de lui
Une bougie allumée
Mais garde les mains cachées.

LA BELLE MORTE

Ton rire entourait le col des collines
On le cherchait dans la vallée.

Maintenant quand je dis : donne-moi la main,
Je sais que je me trompe et que tu n'es plus rien.

*

Avec ce souffle de douceur
Que je garde encor de la morte,

Puis-je refaire les cheveux,
Le front que ma mémoire emporte ?

Avec mes jours et mes années,
Ce cœur vivant qui fut le sien,
Avec le toucher de mes mains,
Circonvenir la destinée ?

Comment t'aider, morte évasive,
Dans une tâche sans espoir,
T'offrir à ton ancien regard
Et reconstruire ton sourire,

Et rapprocher un peu de toi
Cette houle sur les platanes
Que ton beau néant me réclame
Du fond de sa plainte sans voix.



Tes cheveux et tes lèvres
Et ta carnation
Sont devenus de l'air
Qui cherche une saison.

Et moi qui vis encore
Seul autour de mes os
Je cherche un point sonore
Dans ton silence clos

Pour m'approcher de toi
Que je veux situer
Sans savoir où tu es
Ni si tu m'aperçois.

LA REVENANTE

Les corbeaux lacéraient de leur bec les nuages
Emportant des lambeaux,
Coulant à pic vos angéliques équipages,
Versatiles vaisseaux.

Les cerfs à voix humaine emplissaient la montagne
Avec de tels accents
Que l'on vit des sapins s'emplir de roses blanches
Et tomber sur le flanc.

Jurez, jurez-le-moi, morte encore affairée
Par tant de souvenirs,
Que ce n'était pas vous qui guettiez à l'orée
De votre ancienne vie,

Et que la déchirure allant d'un bout à l'autre
De la nuit malaisée
N'était votre œuvre, ô vous qui guettiez jusqu'à
L'âme dans la rosée. [l'aube

CERCLE

A Franz Hellens.

Ce bras de femme étendu
Dans un ciel voluptueux
Est-il sorti de la nue
Ou de l'abîme amoureux ?
Les siècles de loin l'appellent
Vers leur fuyante nacelle
Et les couchants qui s'étirent
Dans des paresse de tigre.
Ce bras jeune comme au jour
De ses noces pécheresses,

Au milieu de son amour
Qui le surveille et le presse,
Survola les anciens âges,
Les océans, les forêts
Et les célestes mirages
Que coupe un astre expiré,
Dans une attente si stable
De plaisir, de cruauté,
Qu'on le devine l'esclave
D'une lente éternité.

ALARME

A Corpus Barga.

Le regard de l'astronome
Émeut au fond de la nuit
Sous le feuillage des mondes
Une étoile dans son nid,
Une étoile découverte
Dont on voit passer la tête
Au bout de ce long regard
Éphémère d'un mortel
Et qui se met à chanter
La chanson des noirs espaces

Qui dévorent les lumières
Dans le gouffre solennel.

Fils d'argent, fils de platine.
Emmêlent tant l'infini
Que le rai de la rétine
Y suscite un faible bruit.
Tout ce qui mourut sur terre
Rôde humant de loin la vie,
Interrogeant les ténèbres
Où se développe l'oubli,
Et les aveugles étoiles
Dont l'orbite est dans l'espace
Fixe comme l'espérance
Et comme le désespoir.

Les poissons, les violettes,
Les alouettes, les loups,
Gardent leur volonté prête
A redescendre vers nous ;
Des léopards, des pumas,
Et des tigres qui se meuvent
Dans leur brousse intérieure,
Tournent comme en une cage ;
D'autres bêtes fabuleuses,
L'âme pleine de périls,

Au monde des nébuleuses
Mêlent leurs tremblants désirs.

Sous la houle universelle
Qui l'élève et le rabat
Le zénith pointe et chancelle
Comme le sommet d'un mât ;
L'univers cache la Terre
Dans la force de son cœur
Où cesse toute rumeur
Des angoisses planétaires,
Mais la Lune qui s'approche
Pour deviner nos pensées,
Dévoilant sables et roches,
Attire à soi nos marées.

OFFRANDE

Un sourire préalable
Pour le mort que nous serons,
Un peu de pain sur la table
Et le tour de la maison.
Une longue promenade
-A la rencontre du Sud
Comme un ambulant hommage
Pour l'immobile futur.
Et qu'un bras nous allongions

Sur les mers, vers le Brésil,
Pour cueillir un fruit des îles
Résumant toute la terre,
A ce mort que nous serons
Qui n'aura qu'un peu de terre,
Maintenant que par avance
En nous il peut en jouir
Avec notre intelligence,
Notre crainte de mourir,
Notre douceur de mourir.

VŒU

Mon peu de terre avec mon peu de jour
Et ce nuage où mon esprit embarque,
Tout ce qui fait l'âme glissante et lourde,
Saurai-je moi, saurai-je m'en déprendre ?

Il faudra bien pourtant qu'on m'empaquette
Et me laisser ravir sans lâcheté
Colis moins fait pour vous, Éternité,
Qu'un frais panier tremblant de violettes.

LE LARGE

400 ATMOSPHÈRES

A R. Guiraldes.

Quand le groseillier qui pousse au fond des mers
Loin de tous les yeux regarde mûrir ses groseilles
Et les compare dans son cœur,
Quand l'eucalyptus des abîmes
A cinq mille mètres liquides médite un parfum
sans espoir,
Des laboureurs phosphorescents glissent vers les
moissons aquatiques,
D'autres cherchent le bonheur avec leurs paumes
mouillées
Et la couleur de leurs enfants encore opaques
Qu'ils grandissent sans se découvrir

Entre les algues et les perles.

L'amour s'élance à travers les masses salines
tombantes

Et la joie est évasive comme la mélancolie.

L'on pénètre comme à l'église sous les cascades
de ténèbres

Qui ne font écume ni bruit.

Parfois on devine que passe un nuage venu du ciel
libre

Et le dirige, rênes en main, une grave enfant de
la côte.

Alors s'allument un à un les phares des profondeurs
Qui sont violemment plus noirs que la noirceur
Et tournent.

HAUTE MER

A Maurice Guillaume

Parmi les oiseaux et les lunes
Qui hantent le dessous des mers
Et qu'on devine à la surface
Aux folles phases de l'écume,

Parmi l'aveugle témoignage
Et les sillages sous-marins
Des mille poissons sans visage
Qui cachent en eux leur chemin,

Le noyé cherche la chanson
Où s'était formé son jeune âge,
Écoute en vain les coquillages
Et les fait choir au sombre fond.

LE VILLAGE SUR LES FLOTS

A L. Ipuche.

Vagues se dressant pour construire,
Et qui retombent sans pouvoir
Donner forme à leur vieil espoir
Sous l'eau qui d'elles se retire,

Je frôlais un jour un village
Naufragé au fil de vos eaux
Qui venaient humer d'âge en âge
Les maisons de face et de dos,

Village sans rues ni clocher,
Sans drapeau, ni linge à sécher,
Et tout entier si plein de songe
Que l'on eût dit le front d'une ombre.

Des maisons à queue de poisson
Formaient ce village-sirène
Où le lierre et le liseron
S'épuisaient en volutes vaines.

Parfois une étoile inquiète
Violente au grand jour approchait,
Et plus violente s'en allait
Dans sa chevelure défaite.

Un écolier taché d'embruns
Portant sous le bras un cartable
Jetait un regard outrebrun
Sur les hautes vagues de fable,

Un enfant de l'éternité,
Cher aux solitudes célestes
Plein d'écume et de vérité
Un clair enfant long et modeste,

Dans ce village sans tombeaux,
Sans ramages ni pâturages
Donnant de tous côtés sur l'eau,
Village où l'âme faisait rage,

Et qui, ramassé sur la mer,
Attendait une grande voile
Pour voguer enfin vers la terre
Où fument de calmes villages.

DÉPART

Un paquebot dans sa chaudière
Brûle les chaînes de la terre.

Mille émigrants sur les trois ponts
N'ont qu'un petit accordéon.

On hisse l'ancre, dans ses bras
Une sirène se débat

Et plonge en mer si offensée
Qu'elle ne se voit pas blessée.

Grandit la voix de l'Océan
Qui rend les désirs transparents.

Les mouettes font diligence
Pour qu'on avance, qu'on avance.

Le large monte à bord, pareil
A un aveugle aux yeux de sel.

Dans l'espace avide, il s'élève
Lentement au mât de misaine.

PONT SUPÉRIEUR

Plante verte sur le pont,
Plante qui changes d'étoiles
Et vas d'escale en escale.
Goûtant à chaque horizon,

Plante, branches et ramilles,
L'hélice te fait trembler
Et ma main qui te dessine
Tremble d'être sur la mer.

Mais je découvre la terre
Prise dans ton pot carré
Celle-là que je cherchais
Dans le fond de ma jumelle.

SOUS LE LARGE

Les poissons des profondeurs
Qui n'ont d'yeux ni de paupières
Inventèrent la lumière
Pour les besoins de leur cœur.

Ils en mandent une bulle,
Loin des jours et des années,
Vers la surface où circule
L'océane destinée.

Un navire coule à pic,
Houle dans les cheminées,
Et la coque déchirée
Laisse la chaudière à vif.

Dans le fond d'une cabine
Une lanterne enfumée
Frappe le hublot fermé
Sur les poissons de la nuit.

GÉOLOGIES

LOIN DE L'HUMAINE SAISON

A G.-Jean Aubry.

Je cours derrière un enfant qui se retourne en riant,
Est-ce celui que je fus,
Un ruisseau de ma mémoire
Reflétant un ciel confus ?
Je reconnais mal aujourd'hui et j'aurais peur de
mes mains
Comme d'ombres ennemies.
Mon angoisse agrippe l'air
Qui nous tâte aveuglément
Pour voir si nos cœurs sont vivants.
Tamarins et peupliers autour de nous ont compris
Qu'il s'agissait d'une course

Plus profonde que la vie.

Ils se mettent à nous suivre, jeunes racines au
vent,

Avec le lierre et la grille,

La façade du logis,

L'haleine de la rivière ;

Un cheval, une brebis.

Camarades de fortune,

O figurants de la route,

Savez-vous où nous allons

Loin de l'humaine saison

Derrière un enfant qui joue

A tirer du cœur de l'homme

Ciel et terre, nuit et jour.

Nous avançons vers la mer qui ne peut plus aujourd'hui

Mettre fin à notre fuite.

Notre cœur se fait salin dessous la fable des eaux

Et l'enfant qui nous précède s'échappe encor en
riant,

Pose les pieds sur les roses maritimes des coraux.

Nous touchons le fond obscur près d'un boqueteau
marin

Où les poissons de couleur jouent aux oiseaux du
latin,
D'autres ondulent aveugles remorquant les féeries
De quelque poète noyé
Qui croit encore à la vie.

Compagnons d'un autre monde
Pris vivants dans votre rêve
Je vous regarde au travers
D'une mémoire mouillée
Mais douce encore à porter,
Je vais clandestinement
Du passé à l'avenir
Parmi la vigne marine
Qui éloigne le présent.

Nous nous enlisons réduits
A une nuit sans espace,
A des couches d'ossements,
Affres de la géologie.
Crânes, crânes souterrains,
Nous ferez-vous de la place,
Glaçons de l'éternité
Gèlerez-vous nos jarrets ?
Que fais-tu là diplodocus
Avec tes os longs et têtus

A vouloir pousser dans le siècle
Le reproche de ton squelette ?
Le mouvement est défendu
A ton vertige répandu,
Dans le creux de la mort quiète
N'essaie pas de bouger la tête.

C'est le centre chaud du monde, c'est le vieux noyau
des âges.
Mais alors d'où vient ce ciel dévoré par les nuages ?
Ah ! je ne puis voyager qu'avec tous mes souvenirs,
Trop fidèle ce bagage bien que parfois il me suive,
lacéré par des panthères,
A des distances de songe.

Je te reconnais, sainte Blandine, au milieu du cirque
attendant le taureau qui doit t'envoyer au ciel,
Dans l'arène on entend encore une cigale romaine.
Et Charles VI devenu fou enlève son casque et
attaque sa propre escorte,
A son front deux veines se gonflent, ses narines
tremblent entre la vie et la mort,
Et l'on voit perler à ses joues la chaleur de treize
cent-quatre-vingt-douze,

Et voici Jeanne qui me voit par-dessus sa selle
ouvragée

A travers tout le murmure et les âmes de son
armée

Et veut m'enfermer d'un sourire dans la courbe de
ses soldats.

Où mon chemin parmi ces hommes
Et ces femmes qui me font signe ?
Parmi ces forçats de l'histoire,
Ces muets se poussant du coude
Qui me regardent respirer
Disant dans leur langue sans voix :

« Quel est celui-là qui s'avance
Avec sa face de vivant
Et même au fond noir de la terre
Vient nous soumettre son visage
Où se reflète le passage
Incessant d'oiseaux de la mer ? »

Tout proches semblent leur regards
Bien qu'il leur faille escalader
Cent et cent rugueuses années
Avant de se fixer en moi,

Mais les ans tombent à nos pieds,
Monceaux de fleurs d'un cerisier
Secoué par la main d'un dieu
Qui nous regarde entre les branches.

Personnages privés de voix,
Pourquoi vous éloigner de moi ?
Reines de France à mon secours !
Passez-le-vous de main en main
L'enfant qui cherche son chemin
A travers les morts, vers le jour !

Préservez ses joues délicates
Et que ses cils aux longues pointes
Aillent toujours le précédant
Avec leurs légers mouvements.

J'ai peur de songer à ma face
Où le regard de tant de morts
Appuya ses pinceaux précis.
Est-ce le jour et la surface ?

Est-ce bien toi, envers du monde,
Sourire faux des antipodes ?
Et vous oiseaux de la terre,

Et vous oiseaux de la lune
Qui lui faites son halo ?

O lumière de jour, lumière d'aujourd'hui,
C'est ton fils qui revient éclaboussé de nuit.

Alentour le soleil brille : je suis dans un cône
d'ombre,
Mes vêtements ont vieilli de plus de six cents années,
Le ciel lui-même est usé qui sous mes yeux s'effi-
loche
Et voici des anges morts dans leurs ailes étonnées.

Il ne reste que l'oubli
Sur la planète immobile,
De l'oubli à ras de terre
Empêchant toute chaumière,
L'herbe même de pousser
Et le jour d'être le jour.
L'alouette en l'air est morte
Ne sachant comme l'on tombe.

Et vous, mes mains, saurez-vous
Toucher encor mes paupières,
Mon visage, mes genoux ?
Sortant du fond de la Terre
Suis-je différent des pierres ?

UN LOUP

Fauve creusant la nuit solide
De ses griffes et de ses dents,
Ce loup sec à la langue fine
Affamé depuis cent mille ans.

Ah ! s'il broyait l'éternité
Et son équipage de morts
Cela ferait un grand bruit d'os
Par des mâchoires fracassés.

Il a percé l'ombre de pierre
A la recherche des pays
D'où lui vient cette faim guerrière
Qui le précède et qui le suit.

Le cœur roulé par les soleils
Et par les lunes épié
Il périra multiplié
Par le haut mal des univers.

AU CREUX DU MONDE

A Dominique Braga.

Long descendant des cavernes, des païens et des
chrétiens,
Et des monts noirs en arrêt sur la rivière tordue,
Voici deux mètres de chair sous la voûte où sont les
sphères,
Des omoplates portant leur poids fixe d'infini
Sans que se courbe la tête,
Les deux pieds en équilibre
Nus sur la terre rapide,
Un cœur divisant le temps,
Des yeux colorant l'espace.

Que sa chair assombrie est résonnante
Et comme il voudrait enfin régir toutes ces rumeurs !
Il écoute dans le silence extérieur immaculé
La plainte opaque de ses mains,
Pirogues mélancoliques sur des souvenirs ensablées.

Se pourrait-il
Qu'il tombât sous l'innombrable fusillade des étoiles ?
Ses passions échappées tourmentent l'air longue-
ment,
Éprouvant l'espace, virent
Et retournent dans son âme.
A l'horizon le Destin érige un torse escarpé
Avec ses longues paupières serrées comme des
mâchoires,
Il barricade les routes,
Même celles, même celles qui montent vers l'infini,
Interceptant l'air candide qui veut descendre du
ciel.

Attention ! voilà l'homme qui bouge et qui regarde à
droite et à gauche ;
Le voilà qui se lève et sa face crépite comme torche
résineuse,

Le voilà qui s'avance foulant les hautes herbes du
ciel.

Son ombre ne le suit plus, comme sur la Terre fati-
guée,

Et le voilà qui se mire dans la Lune où il ajuste son
regard,

Et qui donne au loin les ordres dont toute sa voix
est comblée.

Sa puissance circulaire rabat vers lui les lointains
Et l'on voit s'acheminer les étoiles scrupuleuses.
Le vieux sang noir de la nuit roule dans son propre
sang

S'y mêlant au sang du jour dans l'abîme des cas-
cades !

Tout s'absorbe et s'unifie dans son âme sans attente,
L'univers n'est plus en lui qu'un grognement étouffé,
Une famine allongée, ainsi qu'avant la Genèse.

VERTIGE

Le granit et la verdure se disputent le paysage. Deux pins au fond du ravin s'imaginent l'avoir fixé. Mais la pierre s'arrache du sol dans un tonnerre géologique.

Joie rocheuse tu t'élances de toutes parts, escalandant jusqu'à la raison du voyageur. Il craint pour l'équilibre de son intime paysage qui fait roche de toutes parts. Il ferme les yeux jusqu'au sang, son sang qui vient du fond des âges et prend sa source dans les pierres.

Calanques (Corse).

AGE DES CAVERNES

A P. Figari.

Les arbres se livrent peu à peu à leurs branches, penchent vers leur couleur et poussent en tous sens des feuilles pour se gagner les murmures de l'air. Ils respectent comme des dieux leurs images dans les étangs où tombent parfois des feuilles sacrifiées.

Les racines se demandent s'il faut ainsi s'accoupler au sol. Au milieu de la nuit l'une sort de terre pour écouter les étoiles et trembler.

La mer entend un bruit merveilleux et ignore en être la cause.

Les poissons qui se croisent feignent de ne pas se voir. Puis se cherchent durant des siècles.

Les rivières s'étonnent d'emporter toujours le ciel au fond de leur voyage et que le ciel les oublie. Le ciel ne pose qu'une patte sur l'horizon, l'autre restant en l'air, immobile, dans une attente circulaire.

Tout le jour la lumière essaie des plumages différents et parfois, au milieu de la nuit, dans l'insomnie des couleurs.

La terre se croit une forêt, une montagne, un caillou, un souvenir. Elle a peur de l'horizon et craint de se disperser, de se trahir, de se tourner le dos. La nuit, le corps le long des corps, les visages près des visages, les fronts touchant les fronts, pour que les rêves se prêtent main-forte. L'âme bourdonne et s'approche pour voir comment bat un cœur dans le sommeil. Elle confond les étoiles avec les grillons et les cigales. Elle aime le soleil qui n'ose pas pénétrer dans les cavernes et se couche comme un chien devant le seuil.

On reconnaît les songes de chacun au dessin des paupières endormies.

Passent des animaux précédés d'un cou immense qui sonde l'inconnu, l'écartant à droite et à gauche, avec le plus grand soin. Ils défrichent l'air vierge.

Sans en parler aux autres insectes les fourmis montent sur la cime des arbres pour regarder.

Quand des tribus se rencontrent on se souffle au visage comme font les buffles qui se voient pour la première fois. On se regarde de tout près jusqu'à ce que les regards mettent le feu aux yeux. Alors on recule et on se saute à la gorge.

Les animaux se demandent lequel parmi eux sera l'homme un jour. Ils consultent l'horizon et le vent qui vient de l'avenir. Ils pensent que peut-être l'homme rampe déjà dans l'herbe et les regarde tour à tour présumant de leur chair et de son goût. L'homme se demande si vraiment ce sera lui.

ÉQUATEUR

(Chœurs d'une exposition coloniale).

Pour Jacques Benoist-Méchin.

Colonies, ô colonies, ardeurs volantes,
Éloignez de ma mémoire
L'hiver blafard et sans yeux qui tâtonne à coups
de neige,
Le sépulcral alignement des réverbères
Sous les longues pluies citadines,
Notre vieux ciel quadrillé d'immeubles avec ses
larges
Rafales de mélancolies !

Qui vive ? Cérès qui passa les mers sur la dernière
trirème,
La Cérès coloniale ;
Elle s'élance brunie parmi les herbes barbues
Et ses monstres agricoles à vapeur,
Là déesse renouvelée.

Comme ses jeunes yeux sont pleins de cadeaux
légers,
Comme elle lance les hirondelles bicolores
De son agreste corbeille qui sent encore l'oseraie !

BLÉ

Une douceur dorée circule dans les champs de la
déesse
Et nos pas sont prisonniers de sa longue chevelure,
Les hautes moissons s'emplissent de son délice,
de son bonheur
Qui va de l'Olympe antique à la pointe des blés
mûrs,
Traversant légèrement tous les siècles, les terrestres,
les marins,
Et les siècles aériens qui s'accrochent aux sommets.

O murmure millénaire où les patients épis
Trament une même harmonie.

SUCRE

Les hautes cannes, les cannes murmurent
Sous les lèvres du vent altéré
Qui fait mine, allongé, de dormir

Retenu par les douceurs feuillues.
Se pourrait-il que tant de poésie
Se fragmente rectangulaire
Dans toutes les tasses du monde
Pour donner aux lèvres des hommes
Le goût du miel et du soleil
Et des chaudes géographies ?

SOIE

Le bombyx dans le cocon secrète des robes de bal
Et des cravates à pois
Sous la chaleur du ciel d'Asie,
Dictateur des métamorphoses.
De la chenille soyeuse se déroule au loin le voile
Qui fera le tour de la Terre
Pour la désigner dans l'espace
Aux matelots du firmament.

CAFÉ

« Me voici la lance levée
Entourant d'un tonnerre noir
Le cœur torride qui m'embrase !
J'exulte et fais lever de gros soleils en pleine nuit
Que je conduis en troupeaux,

Ou je colore les ténèbres
Avec de légers arcs-en-ciel,
Précurseurs de cent jeunes filles créoles sous le
 madras. »

RHUM

C'est un navire qui brûle dans un havre de cristal,
Cent mille anges
Accourent du fond du ciel vers la torsade fumante.
Le ciel bouge et se soulève au vent des plantations
 aériennes
Et se colonise
Pour des récoltes sans prix.
C'est lui, le rhum, qui fiance le réel avec le songe
Et couronne le désir ;
C'est lui qui réconcilie le futur et le passé ;
Sous son regard tout devient facile cérémonie
Avec assistance ardente,
Et pour une même ronde
Anges et démons se hâtent de se saisir par la main.

Colonies, ô colonies,
Poussez votre ciel pur vers le Septentrion !

POÈMES DE GUANAMIRU

A LAUTRÉAMONT

N'importe où je me mettais à creuser le sol espérant
que tu en sortirais

J'écartais du coude les maisons et les forêts pour
voir derrière.

J'étais capable de rester toute une nuit à t'attendre,
portes et fenêtres ouvertes

En face de deux verres d'alcool auxquels je ne
voulais pas toucher.

Mais tu ne venais pas

Lautréamont.

Autour de moi des vaches mouraient de faim devant
des précipices

Et tournaient obstinément le dos aux plus herbeuses
prairies,

Les agneaux regagnaient en silence le ventre de
leurs mères qui en mouraient,

Les chiens désertaient l'Amérique en regardant
derrière eux

Parce qu'ils auraient voulu parler avant de partir.
Resté seul sur le continent

Je te cherchais dans le sommeil où les rencontres
sont plus faciles.

On se poste au coin d'une rue, l'autre arrive rapide-
ment.

Mais tu ne venais même pas,

Lautréamont,

Derrière mes yeux fermés.

Je te rencontrais un jour à la hauteur de Fernando
Noronha

Tu avais la forme d'une vague mais en plus véri-
dique, en plus circonspect,

Tu filais vers l'Uruguay à petites journées.

Les autres vagues s'écartaient pour mieux saluer
tes malheurs,

Elles qui ne vivent que douze secondes et ne marchent qu'à la mort

Te les donnaient en entier,

Et tu feignais de disparaître

Pour qu'elles te crussent dans la mort leur camarade de promotion.

Tu étais de ceux qui élisent l'océan pour domicile
comme d'autres couchent sous les ponts

Et moi je me cachais les yeux derrière des lunettes
noires

Sur un paquebot où flottait une odeur de femme
et de cuisine.

La musique montait aux mâts furieux d'être
mêlés aux attouchements du tango,

J'avais honte de mon cœur où coulait le sang des
vivants,

Alors que tu es mort depuis 1870, et privé du liquide
séminal

Tu prends la forme d'une vague pour faire croire
que ça t'est égal.

Le jour même de ma mort je te vois venir à moi
Avec ton visage d'homme.

Tu déambules favorablement les pieds nus dans
de hautes mottes de ciel,

Mais à peine arrivé à une distance convenable
Tu m'en lances une au visage,
Lautréamont.

1925.

UN HOMME A LA MER

A Alfredo Gangotena.

Du haut du navire en marche
Je me suis jeté
Et voilà que je me mets à courir autour de lui.
Heureusement nul ne m'a vu :
Chacun craindrait pour sa raison.

Je suis debout sur les flots aussi facilement que la
lumière,
Et songe à l'intervalle miraculeux entre les vagues
et mes semelles.

Je m'allonge sur le dos, moi qui ne sais même pas
nager ni faire la planche

Et ne parviens pas à me mouiller.

Voici des êtres qui viennent à moi

Appuyés sur des béquilles aquatiques et levant les
paumes ;

Mais ils meurent crachant l'écume par leur bouche
devenue immense.

Je reste seul et, dans ma joie,

Je m'enfante plusieurs fois de suite solennellement,

Ivre d'avoir goûté autant de fois à la mort.

Je vais, je viens, les mains dans mes poches sèches
comme le Sahara.

Tout ceci est à moi et les domaines qui palpitent
là-dessous.

Oserai-je prendre un peu de cette eau pour voir
comment elle est faite ?

Ce sera pour un autre jour.

Contentons-nous de marcher sur la mer comme
autour d'une poésie.

Au fond de ma lorgnette je ne vois plus du bateau
Que mes trente bâtards qui s'agitent à bord singu-
lièrement.

Dans le miroir de ma cabine et en travers

J'ai laissé mon image au milieu de la nuit avant
que je tourne le commutateur.

Elle se réveille en sursaut, brise la glace comme celle
d'un avertisseur d'incendie

Et se met à me chercher.

La poitrine très velue du Commandant éprouve
qu'il manque quelqu'un

Et la sirène beugle toute seule

Comme une vache qui a faim.

Prenant la mer un peu à l'écart

Je lui fais signe d'entrer ruisselante dans l'entonnoir
de mon esprit :

« Viens, il y a place pour toi,

Viens aujourd'hui il y a de la place.

J'en fais le serment tête nue

Pour que le vent de l'ouest sur mon front recon-
naisse que je dis la vérité ».

Mais la mer proteste de son innocence

Et dit qu'on l'accuse témérairement.

Elle ne répond pas à la question.

Et cependant les noyés attendent que leur tour
vienne.

Leur tour de quoi ? Leur tour de n'importe quoi.

Ils attendent sans oser entr'ouvrir leurs paupières
écumeuses

De peur que ce ne soit pas encore le moment,

Et qu'il faille continuer à mourir comme jusqu'à
présent.

Cette chose qui les a frôlés, qu'est-ce que c'est ?
Est-ce une algue marine ou la queue d'un poisson
qui s'égare au fond de lui-même ?

C'est bien autre chose.

Il est des anges sous-marins qui n'ont jamais vu
la face bouleversée de Dieu.

Ils rôdent et sans le savoir
Lancent la foudre divine.

Ce soir assis sur le rebord du crépuscule
Et les pieds balancés au dessus-des vagues,
Je regarderai descendre la nuit : elle se croira
toute seule.

Et mon cœur me dira : fais de moi quelque chose,
Ne suis-je plus ton cœur ?

1925.

ORDRE

Arrêtez les chiens sur les routes
Et les charrettes à bœufs.
Qu'ils retournent vers leur source !

Il s'agit d'être réveillé comme la foudre qui va
tomber.

Que le vent dur comme fer
Casse les oiseaux contre terre !

Je ne veux plus, cœur traître, de tes salutations
dans ma poitrine,

Je te veux triangulaire, séché au soleil des tropiques

Durant trente jours.

Après quoi,

Rasez de près la Terre. Faites-en

Une fille terrorisée

Et qui n'aura d'autre toit

Que de tourner sur soi-même.

AU FEU !

A Henry Michaux.

J'enfonce les bras levés vers le centre de la Terre
Mais je respire, j'ai toujours un sac de ciel sur la
tête

Même au fort des souterrains

Qui ne savent rien du jour.

Je m'écorche à des couches d'ossements

Qui voudraient me tatouer les jambes pour me
reconnaître un jour.

J'insulte un squelette d'iguanodon, en travers
- de mon passage,

Mes paroles font grenaille sur la canaille de ses os
Et je cherche à lui tirer ses oreilles introuvables
Pour qu'il ne barre plus la route
Mille siècles après sa mort
Avec le vaisseau de son squelette qui fait nuit de
toutes parts.

Ma colère prend sur moi une avance circulaire,
Elle déblaie le terrain, canonne les profondeurs.
Je hume des formes humaines à de petites distances
Courtes, courtes.

J'y suis.

Il n'y a plus rien ici de grand ni de petit, de liquide
ni de solide,

De corporel ni d'incorporel ;

Et l'on jette aussi bien au feu une rivière, où saute
un saumon, et qui traversait l'Amérique,

Qu'un brouillard sur la Seine que franchissent les
orgues tumultueuses de Notre-Dame.

Voici les hautes statues de marbre qui lèvent l'index
avant de mourir.

Un grand vent gauche, essoufflé, tourne sans
trouver une issue.

Que fait-il au fond de la Terre ? Est-ce le vent des
suicidés ?

Quel est mon chemin parmi ces milliers de chemins
qui se disputent à mes pieds

Un honneur que je devine ?

Peut-on demander sa route à des hommes considérés comme morts

Et parlant avec un accent qui ressemble à celui du silence.

Centre de la Terre ! je suis un homme vivant.

Ces empereurs, ces rois, ces premiers ministres, entendez-les qui me font leurs offres de service

Parce que je trafique à la surface avec les étoiles et la lumière du jour.

J'ai le beau rôle avec les morts, les mortes et les mortillons.

Je leur dis : « Voyez-moi ce cœur,

Comme il bat dans ma poitrine et m'inonde de chaleur !

Il me fait un toit de chaume où grésille le soleil.

Approchez-vous pour l'entendre. Vous en avez eu un pareil.

N'ayez pas peur. Nous sommes ici dans l'intimité infernale ».

Autour de moi, certains se poussent du coude,

Prétendent que j'ai l'éternité devant moi,

Que je puis bien rester une petite minute,

Quê je ne serais pas là si je n'étais mort moi-même.

Pour toute réponse je repars
Puisqu'on m'attend toujours merveilleusement à
l'autre bout du monde.

Mon cœur bourdonne, c'est une montre dont les
aiguilles se hâtent comme les électrons
Et seul peut l'arrêter le regard de Dieu quand il
pénètre dans le mécanisme.

Air pur, air des oiseaux, air bleu de la surface,
Voici Jésus qui s'avance pour maçonner la voûte
du ciel.

La Terre en passant frôle ses pieds avec les forêts
les plus douces.

Depuis deux mille ans il l'a quittée pour visiter
d'autres sphères,

Chaque Terre s'imagine être son unique maîtresse
Et prépare des guirlandes nuptiales de martyrs.
Jésus réveille en passant des astres morts qu'il
secoue,

Comme des soldats profondément endormis,
Et les astres de tourner religieusement dans le ciel
En suppliant le Christ de tourner avec eux.
Mais lui repart, les pieds nus sur une aérienne
Judée,

Et nombreux restent les astres prosternés
Dans la sidérale poussière.

Jésus, pourquoi te montrer si je ne crois pas encore ?
Mon regard serait-il en avance sur mon âme ?

Je ne suis pas homme à faire toujours les demandes
et les réponses !

Holà, muchachos ! J'entends crier des vivants dans
des arbres chevelus,

Ces vivants sont mes enfants, échappés radieux
de ma moelle !

Un cheval m'attend attaché à un eucalyptus des
pampas,

Il est temps que je rattrape son hennissement dans
l'air dur,

Dans l'air qui a ses rochers, mais je suis seul à les
voir !

1924.

DISPARITION

Vois, il est vide ce lit, bouleverse les couvertures,
Agite les draps en tous sens comme s'ils me ca-
chaient encore,

Défonce le matelas au cas où je ne serais plus
que de la laine cardée !

Il n'y a plus personne dans cette couche à deux
places que j'occupais dans son entier,

Il n'y a pas un pli à la descente de lit

Et les rideaux sont endormis dans les bras l'un de
l'autre.

Entre dans ce train, fouille sous les banquettes,
Parle au chauffeur de la locomotive d'un air confidentiel,

Interroge le chef de gare à mots couverts,
Là, plus près de son visage, jusqu'à en toucher les poils, de tes lèvres blêmes.

L'homme que tu cherches était bien dans le train
mais il n'y est plus !

Ils sont deux employés et trois femmes qui ont vu
son chapeau de paille

Et ne savent rien d'autre.

Celui qui prononce ces mots à ton oreille
Bien qu'il se trouve peut-être très loin de toi
Comme ce haut-parleur qui vous poursuit partout
dans les Expositions

Et on se demande d'où il vous arrive

Celui qui dit ces mots, où est-il ?

A-t-il une main encore (ou deux) avec ses cinq
doigts dont un orné d'une bague

Ou de plusieurs,

Un appareil circulatoire comme une décoration
interne et compliquée ?

Ou bien se passe-t-il de reins pour montrer sa toute-
puissance ?

Récite-t-il la nuit sa prière

Pour pouvoir discuter d'égal à égal avec les Seigneurs de son sommeil ?
S'en est-il allé de l'autre côté
De ce qui te hante toujours ?

Avant un suicide intéressé
S'est-il installé au Panthéon des Grands Hommes,
A-t-il repoussé à droite et à gauche
Deux pensionnaires considérables
Pour se faire une place d'homme qui a beaucoup
galopé dans sa vie ?

Ce n'est pas moi qui te renseignerai.
Fais ton métier. Je fais le mien.

Ne cherche plus à devenir l'allié de mon squelette,
Bête blanche et silencieuse,
Tapie au meilleur de nous-mêmes
Et qui nous saute à la gorge au premier moment
d'inattention.

Qu'il te suffise de savoir

Si oui ou non

Tu m'as poussé sur la voie

Hors du train, en pleine vitesse,

Sous prétexte que tu manquais d'air,

Si tu as posé des questions hypocrites

En désignant un pardessus, une valise dans un coin :

« Avez-vous vu mon compagnon, le Senor Guanamiru ?

Ah ! les gens ne disent plus où ils vont ni d'où ils viennent

Et l'homme disparaît devant vous comme de l'eau dans la mer. »

TERRE

A Jacques Salomon.

Terre lourde que se disputent les cadavres et les
arcs-en-ciel,
Des statues au nez brisé sous le soleil d'or incas-
sable
Et des vivants protestataires levant leurs bras
jusqu'aux nues
Quand c'est leur tour de s'offrir à tes abattoirs
silencieux,
— Ah ! tu fais payer cher aux aviateurs leurs per-
missions de vingt-quatre heures,

A trois mille mètres de haut tu leur arraches le cœur
Qui se croyait une fleur dans la forêt du ciel bleu —
Serons-nous longtemps pasteurs de ta bergerie de
nuages,

De tes monts chercheurs de ciel, des fleuves chas-
seurs de lune,

De tes océans boîteux qui font mine d'avancer
Mais vont moins vite sur les plages

Que des enfants titubant avec de pleins seaux de
sable ?

Aurons-nous encore du tonnerre dans cent quatre-
vingt-dix mille ans,

La foudre, les quatre vents qui tournent sans
rémission,

Les hommes nus enchaînés dans leurs générations
Et les roses pénitentes à genoux dans leur parfum ?

Maudite, tu nous avilis à force de nous retenir,
Tu nous roules dans la boue, pour nous rendre
pareils à elle

Tu nous brises, tu nous désosses, tu fais de nous de
petits pâtés,

Tu alimentes ton feu central de nos rêves les plus
tremblants.

Prends garde, tu ne seras bientôt qu'une vieillearde
de l'espace,

Du plus lointain du ciel on te verra venir faisant
des manières

Et l'on entendra la troupe des jeunes soleils bien
portants :

« C'est encore elle, la salée aux trois-quarts,
La tête froide et le ventre à l'envers,
La tenancière des quatre saisons,
L'avare ficelée dans ses longitudes ! »

Et plus rapides que toi s'égailleront les soleils
Abandonnant derrière eux des éclats de rire durables

Qui finiront par former des plages bruissantes
d'astres.

Prends garde, sourde et muette par finasserie,
Prends garde à la colère des hommes élastiques,
Aux complots retardés de ces fumeurs de pipes,
Las de ta pesanteur, de tes objections,
Prends garde qu'ils ne te plantent une paire de
cornes sur le front.

Et ne s'embarquent le jour de la grande migration
Aimantés par la chanson d'une marine céleste
Dont le murmure déjà va colonisant les astres.
Des trois-mâts s'envoleront, quelques vagues à
leurs flancs,
Les hameaux iront au ciel, abreuvoirs et lavandières,

Les champs de blé dans les mille rires des coque-
licots,

Des girafes à l'envi dans la brousse des nuages,
Un éléphant gravira la cime neigeuse de l'air,
Dans l'eau céleste luiront les marsouins et les sar-
dines

Et des barques remontant jusqu'aux rêveries des
anges,

Des chevaux de la Pampa rouleront de pré en pré
Dans la paille et le regain des chaudes constellations
Et même vous, ô squelettes des premiers souffles
du monde,

Vous vous émerveillerez de vous trouver à nouveau
Avec cette chair qui fit votre douceur sur le globe,
Un cœur vous rejaillira parmi vos côtes tenaces
Qui attendaient durement un miracle souterrain
Et vos mains onduleront comme au vent les mar-
guerites !

1923.

TABLE

LES COLONNES ÉTONNÉES

Le portrait.....	13
A une enfant.....	17
L'âme et l'enfant.....	20
Apparition.....	22
Une étoile tire de l'arc.....	26
47 Boulevard Lannes.....	29
Prophétie.....	34
Le survivant.....	36

MATINS DU MONDE

Le matin du monde.....	41
Commencements.....	44
Mouvement.....	46
Équipages.....	48
Montévidéo.....	51
Sans murs.....	54
Mathématiques.....	57
Chanson.....	59
La Belle au Bois Dormant.....	61
Tiges.....	63
Houle.....	65
Les vieux horizons déplacent.....	67
Le nuage.....	68
Grenade.....	70

LE CŒUR ASTROLOGUE

Haut ciel.....	75
Les germes.....	78
Souffle	81
Observatoire.....	84
Chemin de ronde.....	86
Naissance.....	87
Projection	89
Distances	91
Planète.....	93
Ascension.....	94
La table.....	96

SUFFIT D'UNE BOUGIE

Cœur.....	101
Rêve	103
Vivre	105
Prairie	106
El alba.....	107
Réveil.....	108
Je sens l'effort du gazon.....	110
Une voix murmure	111
Échanges	112
Hier et aujourd'hui.....	113
Rencontres	114
L'allée	116

LE MIROIR DES MORTS

Les yeux de la morte.....	119
Le miroir.....	121
Pointe de flamme.....	123
La belle morte.....	125
La revenante.....	128
Cercle	130

TABLE 207

Alarme	132
Offrande.....	135
Vœu.....	137

LE LARGE

400 atmosphères.....	141
Haute mer.....	143
Le village sur les flots.....	145
Départ.....	148
Pont supérieur.....	150
Sous le large.....	152

GÉOLOGIES

Loin de l'humaine saison.....	157
Un loup.....	164
Au creux du monde.....	166
Vertige	169
Age des cavernes.....	170

ÉQUATEUR

Colonies, ô colonies.....	175
---------------------------	-----

POÈMES DE GUANAMIRU

A Lautréamont.....	181
Un homme à la mer.....	185
Ordre.....	189
Au feu !.....	191
Disparition	196
Terre.....	200

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 25 FÉVRIER 1949
PAR F. PAILLART
ABBEVILLE

N° d'édition : 1619

N° d'impr. : 2759

Dépôt légal : 19 Février 1932

Imprimé en France.

PQ2637. U6G7 1925



a39001 003962019b

ŒUVRES DE JULES SUPERVIELLE

ROMANS

Le Survivant | Le Voleur d'Enfants
L'Homme de la Pampa

○

NOUVELLES

L'Enfant de la Haute Mer
L'Arche de Noë

○

POÉSIE

Les Amis Inconnus | Le Forçat Innocent
La Fable du Monde | Gravitations
Saisir | 1939-1945

Choix de Poèmes
Oublieuse Mémoire
(Collection Métamorphoses)

○

TRADUCTION

Shakespeare
Comme il vous plaira

○

THÉÂTRE

La Belle au Bois
Bolivar | Robinson
Shéhérazade | Le Voleur d'Enfants

○

ÉDITIONS RELIÉES

Le Voleur d'Enfants
(roman)
L'Enfant de la Haute Mer
1939-1945 | Choix de Poèmes
Robinson | Shéhérazade
Le Voleur d'Enfants
(comédie)
Oublieuse Mémoire

○

ÉDITION DE LUXE ILLUSTRÉE

L'Enfant de la Haute Mer
avec des lithographies de Pierre Roy